

Ciné-Bulles

Le cinéma d'auteur avant tout

Merci pour le chocolat de Claude Chabrol

Jean Beaulieu

Volume 19, numéro 3, printemps-été 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33701ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaulieu, J. (2001). *Merci pour le chocolat* de Claude Chabrol. *Ciné-Bulles*, 19, (3), 55-56.

jolie Laia Marull: là n'est pas le problème — fait la plupart des frais. Traquée par l'Immigration, elle n'occupe pas moins un fort joli (et sans doute assez cher) appartement dans le quartier Notre-Dame-de-Grâce. Éventuellement renvoyée au Chili, cette jeune femme, qui ne semblait souhaiter rien de mieux que rester au Canada (sans doute parce qu'il s'agit du «plusse meilleur pays au monde»), est finalement rejointe dans son pays natal par Malcolm, avec qui elle reprend aussitôt ses ébats dans un décor digne de l'oasis du **Lagon Bleu**. En attendant que Pinochet aille se rhabiller, peut-on nous expliquer pourquoi, en premier lieu, la jolie Alicia préférerait Montréal à cet éden tropical?

Inutile d'en dire plus. Le message passe. **Café Olé** ne nous afflige pas tant parce qu'il concrétise, et en couleurs, le cauchemar des détracteurs du «virage à l'anglais», mais parce qu'il est, tout simplement, un très mauvais film. ■



Merci pour le chocolat

Merci pour le chocolat

de Claude Chabrol

par Jean Beaulieu

Il faut parfois une dizaine d'années, sinon plus, pour se rendre compte de la valeur véritable d'un film de Chabrol. Certains, comme le bon vin, vieillissent et mûrissent plutôt bien, gagnant en profondeur et en bouquet (notamment **la Femme infidèle, le Boucher, Violette Nozière, Betty**), tandis que d'autres aigrissent (**les Noces rouges, Masques, le Cri du hibou**). Dans le cas de son plus récent film, il faudrait peut-être mieux le déguster lentement avant de trop s'emballer.

Merci pour le chocolat débute par le mariage civil d'André Polonski (Jacques Dutronc), pianiste virtuose et veuf, avec Marie-Claire «Mika» Muller (Isabelle Huppert), PDG des

chocolats Muller. Parallèlement, une jeune pianiste, Jeanne Pollet (Anna Mouglalis), apprend au cours d'une conversation anodine avec sa mère (Brigitte Catillon), qu'elle a failli être échangée à sa naissance avec le fils du célèbre pianiste lorsqu'un quiproquo fut évité de justesse à l'hôpital. Troublée par cette révélation, Jeanne se rend chez le couple Polonski-Muller pour tenter d'en avoir le cœur net, et le pianiste décide de la prendre sous sa coupe, notamment afin de l'aider à gagner un concours de musique. Le fils de Polonski, Guillaume (Rodolphe Pauly), adolescent plutôt lymphatique, voit cette intrusion d'un mauvais œil, d'autant plus qu'il ne s'est jamais remis de la mort de sa mère, Lisbeth, décédée au volant de son auto au moment où elle allait chercher des somnifères pour son mari. Curieusement, Mika était présente lors de cette soirée.

La perversité de Chabrol se traduit ici, dans un premier temps, par son stratagème consistant à faire jouer par Anna Mouglalis le rôle de la fille qui s'imagine être la progéniture du pianiste et celui de Lisbeth, la première femme de celui-ci, qu'on ne voit qu'en photos (des autoportraits), ce qui nous lance sur la piste pourtant illogique de la pseudo-filiation entre Jeanne et André, comme en témoigne le mimétisme des scènes où la jeune fille reproduit les poses éternellement figées de la femme disparue. Dans un

Merci pour le chocolat

35 mm / coul. / 100 min / 2000 / fict. / France

Réal.: Claude Chabrol
Scén.: Claude Chabrol et Caroline Eliacheff, d'après le roman de Charlotte Armstrong
The Chocolate Cobweb
Image: Renato Berta
Son: Jean-Pierre Duret
Mus.: Matthieu Chabrol
Mont.: Monique Fardoulis
Prod.: Marin Karmitz
Dist.: Remstar
Int.: Isabelle Huppert, Jacques Dutronc, Anna Mouglalis, Rodolphe Pauly, Brigitte Catillon

critiques

second temps, détournant toute l'action au profit du personnage de Mika (la caméra la traque dans ses moindres gestes et déplacements chaque fois qu'elle entre dans le cadre), Chabrol sacrifie manifestement tout suspense pour se livrer à une étude d'un caractère machiavélique. Si bien qu'à mesure que le cinéaste déroule son récit, comme son héroïne avance son ouvrage de tricot en forme de toile d'araignée (la *chocolate cobweb* du roman de Charlotte Armstrong qui a inspiré les auteurs), ce personnage, proche parent de Violette Nozière, perd de son mystère et gagne en perversion. Car si les autres protagonistes n'ont rien vu venir, le spectateur, lui, a tout vu — des fausses maladresses au ton trop sucré pour être vrai, en passant par le regard torve de l'araignée fixant sa proie, sans compter les alertes venues des personnages plus secondaires. Aussi, le dénouement peut sembler décevant, en dépit de cette dernière scène, ambiguë et d'un monstrueux cynisme,

où, à la psychologie un peu insaisissable de Mika Muller — l'adoption n'explique pas tout — se juxtapose celle, encore plus énigmatique, de Polonski: complice volontaire ou somnambule indifférent?

Chose certaine, ce Chabrol nouveau dérouté quelque peu. Bien sûr, le portrait de mœurs de la bourgeoisie décadente de province est toujours rendu avec la même acuité du regard et la même précision du trait. Et comme dans son film précédent, le milieu artistique sert de toile de fond à une intrigue dispensant une élégante froideur. Une fois de plus, Chabrol fait ses gammes: bien qu'on apprécie les arpèges de sa mise en scène, les fausses notes qui sonnent vrai (l'interprétation d'Isabelle Huppert, notamment) et la musicalité du montage, tout cela semble néanmoins relever du procédé. Mais, comme un enfant recevant une gâterie d'un vieil ami de la famille, on pourra dire: «Merci pour le cinéma, monsieur Chabrol!» ■

